

— Oh ! murmura le médecin en jetant par la fenêtre un regard oblique sur la voiture qui emportait la mère et le fils, oh ! louve ! oh ! louveteau ! Cette femme n'est pas plus femme que la cavale sauvage de ses steppes !... Aristocrate, aristocrate, aristocrate ! je me vengerai de toi comme des autres !

XLIV.

CE QUI SE PASSAIT PENDANT CE TEMPS-LÀ A LA RUE DES BERNARDINS.

Ce silence dont Ingénue ne pouvait se rendre compte, parce qu'elle en ignorait complètement la cause, avait produit, rue des Bernardins, un résultat fatal.

Nous avons vu où en étaient les affaires d'Auger, nous ne dirons pas auprès d'Ingénue, mais auprès de Réveillon et de Rétif.

Réveillon n'avait pas tardé à prendre Rétif à part, et à lui annoncer qu'il s'agissait tout simplement d'un mariage.

Rétif en avait bien quelque soupçon.

Il n'avait qu'une objection à faire et la fit : c'était l'instabilité de la fortune de son gendre.

Mais Réveillon leva cette difficulté unique en répondant que le jour de son mariage, il donnerait à Auger comme cadeau de noces deux mille livres de gages. De son côté, Auger alla au-devant de toute objection en offrant de vivre avec sa femme et son beau-père, et de verser ses deux mille livres dans la maison.

Tout cela s'agitait autour d'Ingénue comme un bourdonnement terrible ; la pauvre enfant se sentait si peu de chose au milieu de tous ces arrangements qui paraissaient intéresser le bonheur de tant de monde, qu'elle ne pouvait guère faire plus de résistance que n'en fait la nacelle à la mer, la feuille au tourbillon.

Elle entendait parler, — comme d'une affaire arrêtée, de ce projet d'union dont la pensée seule l'épouvantait ; — comme d'une chose faite, de ce mariage auquel elle ne voulait point consentir.

Lorsqu'on lui en toucha le premier mot, il y avait à peu près trois semaines qu'elle était séparée de Christian ; elle ne se faisait pas illusion ; elle avait dit à son père : « Si je ne revois pas Christian dans ce mois, je ne le reverrai jamais ! et si je ne revois pas Christian demain, je ne le reverrai pas dans un mois ! »

Elle n'avait pas revu Christian.

Mais elle avait au fond de sa conscience quelque chose qui lui disait : « Il y a une puissance plus forte que Christian qui empêche que tu ne revoies Christian. »

Seulement, cette puissance, quelle était-elle ?

Voilà ce qu'ignorait Ingénue, voilà ce qui la laissait dans le doute.

Le doute, ce ver qui ronge le cœur du usavoureux de tous les fruits, de l'amour !

Comme on parla à Ingénue de son mariage avec Auger ainsi que d'une chose facile, elle n'eut pas le courage de le discuter.

Le retarder, c'était tout ce qu'elle pouvait.

Oh ! si pendant ce retard il lui arrivait une lettre de Christian, si elle en apprenait quelque nouvelle, alors comme elle eût défait cette chose faite !

Christian amoureux ou mort, elle lutterait ; à l'un ou à l'autre, elle serait fidèle.

Mais à Christian oublieux, inconstant, parjure, n'était-ce pas une honte à elle de garder sa promesse ?

Elle demanda un mois pour se décider.

On n'espérait pas tant que cela, — Réveillon du moins ; — aussi trouva-t-il la demande d'Ingénue parfaitement raisonnable.

Rétif aurait bien voulu n'accorder que quinze jours ; il tremblait que, pendant ce mois, Christian ne trouvât moyen de donner de ses nouvelles à Ingénue.

Et il le sentait bien, le romancier, il n'était fort que du silence de Christian ; ce silence rompu, tout l'échafaudage croulait.

Le mois s'écoula. On a vu comment Christian avait écrit, mais comment aussi il n'avait trouvé aucun moyen de faire parvenir ses lettres.

Pendant ce mois on arrangea tout, comme si, au bout du mois, on n'eût fait aucun doute du consentement d'Ingénue : les bans furent publiés, les cadeaux de noces achetés. On se tint prêt au risque qu'Ingénue ne fût pas prête.

Réveillon était si fort enthousiaste d'Auger, qu'Auger eût-il eu besoin de dix mille francs, il n'avait qu'à demander : Réveillon eût ouvert sa caisse.

Le matin du trentième jour, Ingénue, qui avait comme Christian, tout compté, heures, minutes et secondes, le matin du trentième jour Ingénue, au retour de la messe, où elle était allée prier Dieu de lui donner des nouvelles de Christian, trouva, en rentrant chez elle, sa chambre pleine de fleurs, des robes sur toutes les chaises, et un trousseau complet sur son lit.

En apercevant toutes ces belles choses, Ingénue fondit en larmes, car elle comprit qu'elle n'avait plus aucun prétexte de refuser Auger.

Lui, de son côté, était si gai, si content, si radieux, si empressé, si respectueux ; il avait des yeux si tendres, que tout le monde s'intéressait aux amours du pauvre pêcheur, dont la conversion, qui faisait le plus grand éloge de l'éloquence du curé Bonhomme, faisait grand bruit dans le quartier.

Certes, Ingénue pouvait ne pas aimer le pauvre jeune homme ; mais, en vérité, elle eût été trop injuste de le haïr.

Il y a plus : au point de vue de la vie commune, de la vie bourgeoise, elle avait entendu faire un si grand éloge d'Auger, qu'elle ne doutait point qu'elle ne fût heureuse avec lui.

Elle demanda encore quinze jours. Rétif débattit fort ces quinze jours. En supposant que Christian n'eût été que blessé, le malade devait marcher rapidement à sa guérison.

Le lendemain du jour où Ingénue serait madame Auger peu importait à Rétif que Christian reparût : il connaissait la candeur d'âme d'Ingénue, et savait que son mari, quel qu'il fût, n'avait rien à craindre.

Et puis, au fond de ce cœur si douloureusement blessé, il y avait ce pauvre petit sentiment de satisfaction de devenir femme, ne fût-ce que pour montrer à son infidèle que certains hommes ont le courage d'épouser la jeune fille qu'ils ont dédaignée.

En outre, elle allait, — et c'était bien quelque chose, — occuper une certaine place dans cette grande maison Réveillon, dont le caissier allait devenir la cheville ouvrière.

Il y avait encore ceci : c'est qu'Ingénue allait être mariée avant dix-sept ans, lorsque les demoiselles Réveillon, qui étaient connues dans le quartier pour être millionnaires, ne l'étaient pas encore à dix-neuf et vingt.

Tout cela, il faut le dire, n'était qu'un voile ; Ingénue le brodait de folles fantaisies, et le jetait sur ses tristes pensées ; mais elle sentait bien, en réalité, que ce voile n'était qu'une gaze fragile qui s'enlèverait au premier souffle de Christian, si Christian reparaisait dans l'horizon de sa vie.

Auger poussa vigoureusement à la roue de la fortune qui tournait pour lui. Il se dévoua corps et âme, jour et nuit, à la conclusion de ce mariage, qui, grâce aux instances du curé Bonhomme, lequel avait réclamé le privilège de ma-

rier les époux, fut fixé au quinzième jour, c'est à-dire à celui qui devait clore le nouveau délai demandé par Ingénue.

Rétif, lui aussi hâtait le dénouement ; il avait toujours peur de voir sortir de terre le fantôme de l'ancien amoureux, qui, une fois guéri, viendrait redemander son amoureuse.

Néanmoins, le romancier était plus qu'à moitié rassuré par le silence opiniâtre que depuis quarante-quatre jours avait gardé Christian.

Selon Rétif, inventeur de surprises et de moyens de théâtre, rien n'eût dû empêcher le jeune homme de donner de ses nouvelles.

Et, sur ce point, le père et la fille pensaient exactement de la même façon.

Aussi se disaient-ils que, puisque Christian n'avait point écrit ou envoyé quelqu'un, c'est qu'il avait renoncé à Ingénue ou qu'il était mort.

Jamais, depuis le jour où il y avait eu une discussion devant Santerre sur un page blessé, jamais la glace n'avait été rompue de nouveau entre Ingénue et son père.

Deux ou trois fois Ingénue avait été reprise de cette idée de profiter de l'absence de son père pour tenter un voyage aux écuries d'Artois : mais à chaque fois un double souvenir l'avait retenue : celui de Marat, celui de Charlotte Corday.

Lorsque le mariage fut bien décidé, on arrêta dans la maison de Réveillon, au faubourg Saint-Antoine, un logement composé de cinq pièces, dont deux, à part sur le palier, étaient destinées à la chambre et au cabinet de travail de Rétif, tandis que les trois autres devaient faire la chambre, le salon et la salle à manger des nouveaux époux.

Les derniers jours venus, on s'occupa des rideaux et des meubles, du renouvellement du linge et de la vaisselle ; on prit des mesures, on colla des papiers neufs fournis avec générosité par Réveillon ; en un mot, trois jours avant le mariage, il ne manquait plus au mariage que la cérémonie.

L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet prépara une de ses modestes chapelles.

Mesdemoiselles Réveillon envoyèrent fleurs et gâteaux bénis ; Santerre fournit le joueur d'orgue.

Le quinzième jour arriva : c'était on se le rappelle, celui qui était fixé pour la cérémonie. Il tombait un samedi.

La nuit avait été triste ; Ingénue avait peu dormi ; mais, en échange, si elle n'avait pas beaucoup dormi, elle avait beaucoup pleuré.

Jusqu'au dernier moment, pareille au condamné que l'échaffaud attend, elle espéra.

Quand son père entra dans sa chambre, elle espéra !

Quand Réveillon entra dans sa chambre, elle espéra encore !

Quand Auger entra dans sa chambre, elle espéra toujours !

Il lui semblait que, d'un moment à l'autre, Christian allait apparaître.

Dix heures sonnèrent. Depuis huit heures du matin, les deux amies de la jeune fille s'étaient emparées d'elle, et l'habillaient comme elles eussent fait d'une pauvre automate.

Ingénue ne faisait aucune résistance ; Ingénue ne prononçait pas une parole ; seulement, deux incessantes larmes coulaient, comme deux sources intarissables, de ses yeux sur sa joue.

Enfin, il fallut descendre, sortir, se rendre à l'église.

Au milieu d'une haie de curieux, par un beau soleil d'hiver, Ingénue sortit de la maison paternelle plus pure, plus blanche qu'un cygne.

Hélas ! depuis quarante jours, elle avait pleuré comme la fille de Jephté, et, si on lui eût dit, au moment où elle toucha le pavé de la rue : « Que préfères-tu : mourir ou devenir la femme d'Auger ? » quoiqu'elle n'eût point de haine pour cet homme, comme elle avait un grand amour pour Christian, elle eût répondu :

— Je préfère mourir !

Pendant toute la route, elle ne pensa qu'à Christian ; trois ou quatre fois, elle osa lever la tête et regarder autour d'elle : elle cherchait Christian ; enfin, jusque dans l'église, elle demanda à ses profondeurs, à l'ombre de ses piliers, à ses plus mystérieux recoins, une pâle figure qu'elle ne trouva point.

Christian l'avait décidément abandonnée, et ne lui donnait pas même la joie de sa douleur.

Il ne restait donc plus à Ingénue, isolée, qu'à dire *oui* à son mari devant Dieu et devant les hommes.

Elle prononça enfin ce *oui* en tremblant, et Auger, triomphant, emmena sa femme légitime au repas de noces qui attendait les mariés et les invités, dans la nouvelle salle à manger de Rétif, ornée d'un papier peint qui représentait les dou-

ze travaux d'Hercule, entourés d'attributs, de fruits et de fleurs.

XLV.

LE SOIR DES NOCES.

Christian, sorti de chez Marat sans trop pouvoir se rendre compte de la scène qui venait de s'y passer, revint chez sa mère.

Là, il eut un motif plausible de sortir seul : c'était une visite à faire à M. le comte d'Artois.

Le prince avait su l'accident qui était arrivé à son page, et comme c'était un excellent cœur que M. le comte d'Artois, il avait plusieurs fois, et fort affectueusement, fait demander de ses nouvelles.

D'ailleurs, personnellement, le prince avait remarqué Christian, et il l'aimait fort, à cause de son grand air.

A cinq heures, le jeune homme sortit pour se rendre chez le prince, résolu, en sortant de chez le prince, à faire tout ce qui serait possible pour voir Ingénue.

Car, nous l'avons dit et nous le répétons, il n'avait cessé, dans ses rêves de fièvre, d'adorer l'image de la jeune fille ; cette douce fée avait mille fois versé le baume sur sa plaie, et, à côté du supplice de l'absence, il avait eu les rêves de l'avenir.

Le prince paraissait joyeux ; il fit ses compliments à Christian sur sa convalescence, et promit, de lui-même, de dire un mot de remerciement à Marat sur la belle cure qu'il avait faite.

Avant d'entrer chez le comte d'Artois, Christian avait renvoyé sa voiture en ordonnant au cocher de dire à sa mère que le prince le gardait une partie de la soirée ; de cette façon, la comtesse n'était pas inquiète et Christian était libre.

Vers sept heures, Christian sortit de chez le prince, prit un fiacre, et se fit conduire jusqu'au quai Saint-Bernard.

C'était, selon le calcul de Christian, l'heure où Rétif, qui sortait tous les soirs avec sa fille, devait rentrer avec elle ; s'ils n'étaient pas rentrés, il la verrait en passant, et lui ferait un signe ; s'ils étaient rentrés, il se hasarderait à monter et à frapper la porte d'Ingénue.

C'était bien de l'audace ; mais, en apprenant tout ce qu'il avait souffert, Ingénue lui pardonnerait.

Christian sentit battre son cœur plus fort, au fur et à mesure qu'il avançait dans la rue ; il fixait de loin les yeux sur la fenêtre, qu'il s'attendait à trouver éclairée par la lueur douce et tremblante de la lampe.

La fenêtre était obscure.

— Bon ! dit Christian, ils ne sont pas rentrés encore, car il est impossible qu'ils soient couchés à cette heure ; d'ailleurs, Ingénue ne dort pas sans veilleuse, et, la veilleuse une fois allumée, le rideau de sa chambre en prend une teinte rosée qui la révèle.

Christian se mit à se promener en long et en large.

Il se promena une heure ainsi, à peu près.

Au bout d'une heure, il éprouvait dans sa jambe blessée une fatigue insupportable, en même temps qu'un commencement d'inquiétude s'emparait de lui.

Il regagna le quai, fit signe à son cocher de venir le rejoindre, et, remontant dans le fiacre, lui ordonna de stationner à trois ou quatre portes de celle d'Ingénue.

Dans ce fiacre stationnaire, Christian entendit sonner huit heures, huit heures et demie et neuf heures.

Il vit la rue devenir de plus en plus déserte, jusqu'à ce qu'elle fût à peu près solitaire.

Alors, il s'inquiéta sérieusement : c'était bien tard, — neuf heures et demie venait de sonner, — pour que Rétif et Ingénue rentrassent.

Enfin, il se décida à descendre et à interroger un voisin ; de portier, il n'en était pas encore question dans les maisons bourgeoises de cette époque.

Ce voisin était un épicier qui fermait sa boutique quand Christian l'interrogea.

— Monsieur, lui demanda-t-il, pourrais-je savoir de vous s'il n'est pas arrivé malheur à monsieur Rétif de la Bretonne, qui demeurait au quatrième dans la maison voisine de la vôtre ?

— Ah ! dit l'épicier, n'était-ce pas un imprimeur qui faisait et composait des livres ?

— Justement.

— Qui avait une fille ?

— Oui.

— Monsieur, il ne lui est arrivé d'autre malheur que d'avoir déménagé ?

— Comment, d'avoir déménagé ?

— Avant-hier.

— Savez-vous où il est allé ?

— Mais il est allé demeurer au faubourg Saint-Antoine.

— Connaissez-vous son adresse ?

— Non ; je sais seulement que c'est chez un marchand de papiers peints.

— Ne serait-ce pas chez son ami monsieur Réveillon ?

— Monsieur Réveillon, c'est cela ! oui, monsieur, c'est chez monsieur Réveillon.

Christian remercia l'épicier, et remonta dans son fiacre, auquel il donna l'adresse de monsieur Réveillon, qu'il connaissait pour l'avoir entendu dire dix fois à Ingénue.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêtait de l'autre côté de la rue en face de la maison du marchand de papiers peints.

Une file de fiacres se tenaient à la porte, attendant pratique, tandis que les fenêtres du premier étage, ardemment éclairées, jetaient une grande lueur jusque dans la rue.

Christian entendit le bruit des instruments, et vit s'agiter des ombres derrière les rideaux.

Le jeune homme comprit qu'il y avait bal chez Réveillon ; mais à quel propos ce bal ?

Il chargea son cocher de s'en informer.

Le cocher descendit de son siège, alla échanger quelques mots avec un camarade et revint.

— Eh bien, demanda Christian, qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'on se marie dans la maison, et voilà.

— Et qui se marie ?

— Dame ! une jeune fille.

— Sais-tu son nom ?

— Je ne l'ai pas demandé.

— Informe-toi, et tâche de savoir le nom de la personne qui se marie.

Le cocher retourna aux informations.

Tout ce que Christian avait appris jusque-là était étrange, mais n'était pas inquiétant. M. Réveillon avait deux filles ; c'était au premier que l'on dansait, c'est-à-dire chez M. Réveillon ; c'était donc, selon toute probabilité, l'une ou l'autre des demoiselles Réveillon qui se mariait.

Et cependant son cœur se serrait malgré lui, tandis que son cocher allait de fiacre en fiacre interroger les autres cochers.

Enfin le brave homme revint.

— Dame ! monsieur, dit-il, ils prétendent comme cela qu'ils ne savent pas le nom de la mariée ; mais seulement comme vous voyez la noce à lieu chez M. Réveillon.

— Sans doute. Est-ce la noce d'une de ses filles ?

— Non pas, monsieur, interrompit le cocher ;

je me suis informé : la personne qui se marie n'habite que depuis deux jours chez monsieur Réveillon.

— Que dit donc cet homme ? murmura Christian rapprochant ce que lui avait raconté l'épicière de la rue des Bernardins de ce que lui disait son cocher.

Il leva vers les fenêtres du premier étage un regard plein d'anxiété.

En ce moment, une des fenêtres s'ouvrit : des chants, des cris joyeux, débordèrent aussitôt de la maison dans la rue ; un homme s'accouda à cette fenêtre ; il sembla vaguement à Christian reconnaître cet homme.

C'était trop souffrir d'incertitude : Christian ouvrit la portière de son fiacre pour descendre et s'informer lui-même.

Mais au même instant, et comme minuit sonnait, un autre fiacre arriva, et, au lieu de prendre la file, se vint placer dans un angle obscur de la rue, à quelques pas de son propre fiacre.

Ce fiacre était habité par un homme qui semblait, ainsi que Christian, être venu là pour attendre quelqu'un, et qui, de même que Christian paraissait désirer de n'être pas vu ; car, après avoir allongé avec précaution sa tête hors de la portière, voyant deux ou trois convives qui sortaient de la maison et qui appelaient une voiture, il se rejeta au fond de la sienne.

Derrière ces trois ou quatre danseurs fatigués, un homme sortit précipitamment, et chercha autour de lui dans l'obscurité.

Sans doute, le second fiacre était arrêté à un endroit indiqué d'avance, car l'homme courut vers ce fiacre sans s'inquiéter de celui de Christian.

Christian pensa que, par cet homme il en apprendrait probablement plus que par les cochers, et, sautant à terre, il s'avança, rasant les maisons, jusqu'à une porte cochère dont l'enfoncement lui offrait un abri.

L'homme qui était sorti de la maison et qui s'était avancé vers le second fiacre était vêtu avec une recherche singulière à la façon d'un bourgeois endimanché.

— Le marié, sans doute, se dit Christian.

En effet, il avait un gros bouquet à la boutonnière de son habit.

Cet homme, en arrivant près du fiacre, ôta son chapeau et demanda à voix basse :

— Est-ce vous, monseigneur ?

La voix la plus basse porte fort loin la nuit, quand tous les atomes de l'air se sont divisés épa-

nous, pour laisser mieux glisser le son dans leurs intervalles.

— Ah ! ah ! c'est toi ? dit une voix sortant du fiacre.

— Oui, monseigneur.

Christian, retenant son haleine au mot *monseigneur*, écouta plus attentivement.

— Eh bien, demanda l'homme à pied, suis-je de parole, et vous ai-je donné un faux avis ?

— Ah ! ma foi, j'avoue que je n'y croyais pas.

— Que croyez-vous donc ?

— Mais que tu te ménageais une petite vengeance. Tu étais sorti en menaçant, je ne l'avais pas oublié, et la preuve, c'est que j'ai pris sur mon siège un garde qui a des pistolets... et que j'en ai aussi, comme tu peux le voir.

— Inutile précaution, monseigneur ! dit avec amertume l'homme dont on se défiait ; je vous ai dit que je me vengerais de vos injustices, c'est vrai ; mais ma vengeance, la voici : Le succès que je vous avais promis, je vous le donne. Un honnête homme n'a que sa parole.

— Ainsi la petite est là !

— C'est-à-dire que ma femme est là, oui, monseigneur.

— Ah ça ! mais, et toi ?

— Moi, monseigneur ? je vais la quitter pour toujours. Quant à vous, au moyen de la clef que je vous remettrai tout à l'heure, vous aurez enfin l'entrevue que vous souhaitez depuis si longtemps. Vous apprendrez ainsi à mieux traiter à l'avenir le plus fidèle de vos serviteurs.

— Sais-tu bien que c'est sublime ce que tu fais là !...

— Ne plaisantez pas, monseigneur, c'était une chose plus grave que vous ne croyez : c'était tout simplement une affaire de réhabilitation. Vous avez mis avant moi dans votre estime des Lebel, des Bontemps et des Bacheliers : j'ai voulu vous prouver que je pouvais faire ce qu'aucun de ces gens-là n'a fait.

— Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher ! murmura celui à qui l'on donnait le titre de monseigneur.

— Maintenant, silence, s'il vous plaît ! Quand vous aurez vu sortir la famille Santerre, — trois personnes : une femme, un enfant de huit à dix ans et un gaillard de cinq pieds dix pouces, le fournisseur de bière de tout le quartier, — entrez hardiment et montez au troisième étage ; la porte dont vous aurez la clef est placée juste en face de l'escalier.

— Bien bien ! tu auras de mes nouvelles, et tu verras comment je répare mes torts.

— Les avouer, monseigneur, dit l'homme à pied d'un ton sentencieux, c'est déjà beaucoup !

— N'importe ! tu ne te contenterais pas de cela, et tu aurais raison. Au revoir, Auger !

Christian avait entendu tout ce dialogue, et il lui semblait rêver, car il n'y comprenait rien, et ne pouvait croire qu'il fût mêlé à cette odieuse comédie qui se jouait entre cet homme qu'on appelait monseigneur, cet homme qu'on appelait Auger et cette jeune mariée que son mari vendait si impudemment à un grand seigneur quelconque.

Cependant, au milieu de tout cela, il lui passait des frémissements par tout le corps ; la voix de cet homme qui se cachait dans le fiacre ne lui était pas inconnue ; le nom d'Auger, il l'avait entendu prononcer.

Il écouta encore, mais le colloque était terminé ; cet homme qu'on avait appelé Auger était remonté dans la maison d'où, peu de temps après, il sortit de nouveau à la suite des trois personnes qu'il avait indiquées, c'est-à-dire de Santerre, de sa femme et de son fils.

— Adieu, monsieur Santerre ! dit-il tout haut en fermant la portière du fiacre où celui-ci venait de monter ; adieu, madame Santerre !

Le fiacre partit.

Alors, Auger fit un signe ; la portière du second fiacre s'ouvrit, un homme enveloppé d'un manteau en descendit ; il gagna, avec précaution, la porte où l'attendait Auger ; celui-ci lui mit dans la main quelque chose que Christian comprit être la clef promise, et, comme s'il eût compris qu'il pouvait encore rester quelque défiance à l'homme qu'il appelait monseigneur, le nouveau marié tourna le coin de la rue et disparut.

Christian demeura immobile et épouvanté : moins il comprenait, plus il avait peur.

Dès qu'Auger fut parti, l'inconnu entra dans la maison, en referma la porte sur lui, et ce fut tout.

Alors, par la fenêtre restée ouverte, une voix bien connue de Christian retentit jusque dans la rue, et, bien autrement mortelle que la balle qui était venue le frapper à la cuisse, le vint frapper au cœur.

C'était la voix de Rétif qui adressait un dernier adieu à son gendre.

Et la fenêtre se referma.

Christian tomba foudroyé sur une borne.

— Ah ! plus de doute, plus de doute, murmura-

ra-t-il, Ingénue est mariée ! Mais, reprit-il tout à coup, qu'est-ce donc que cet Auger qui dit *ma femme*, et qui fuit de la maison où il fait entrer un homme à sa place. Qu'est-ce que celui qu'on appelle monseigneur ? Auquel des deux Rétifrecommande-t-il Ingénue ? Oh ! maison maudite ! s'écria-t-il, pourquoi n'ouvres-tu pas tes flancs pour laisser mon regard pénétrer dans tes recoins les plus sombres !

Et il étendait vers elle ses deux mains crispées, comme s'il eût voulu l'éventrer de ses ongles.

Mais il laissa retomber bientôt ses bras épuisés et, ivre de colère, il se laissa aller au flot tout-puissant de son malheur.

— Je saurai demain tout ce mystère, dit-il ; demain, cet homme qui est entré sortira, et je serai là, moi, pour reconnaître son visage.

— Il s'adossa au mur afin de ne pas tomber.

Puis, voyant les lumières du salon s'éteindre au premier, et, derrière une fenêtre au troisième, la veilleuse seule briller, il monta en gémissant dans son fiacre qu'il conduisit et fit arrêter en travers de la porte même, et là, sur ses coussins, grelottant et pleurant, il attendit résolument la sortie de l'inconnu.

XLVI.

LA CHAMBRE D'INGÉNUÉ.

Plus d'une heure s'écoula ainsi, heure d'angoisses inexprimables et de tortures sans non pour Christian.

Pendant cette heure, il descendit de son fiacre, et y remonta vingt fois.

Vingt fois ses yeux se fixèrent sur la veilleuse, dont l'immobile clarté transparaissait à travers les rideaux de la fenêtre.

Enfin, son oreille tendue crut entendre quelque bruit dans l'allée, dont la porte, longtemps secouée vainement, finit par se rouvrir sous les efforts d'une main inexpérimentée.

Par cette porte entr'ouverte, un homme enveloppé d'un manteau s'élança dans la rue.

Mais, prévenu par le bruit, Christian avait eu le temps de descendre de son fiacre et de se placer sur le chemin de cet homme.

L'inconnu s'arrêta ; Christian comprit que, sous les plis de son manteau, sa main cherchait la garde d'une épée.

Cependant, avant de tirer cette épée, il fit un pas en arrière, et, avec une voix qui indiquait l'habitude du commandement,